

Le nègre et le jazz

Albert JEANNERET (*La Revue musicale*, vol. 8, n° 9, juillet 1927, p. 24-27)

France

Albert Jeanneret est un violoniste et compositeur suisse, frère de l'architecte Le Corbusier. À partir de 1919, il enseigne à la Schola Cantorum à Paris avant de fonder sa propre école, l'École française de rythmique et d'éducation corporelle. Il s'est particulièrement intéressé au travail musical avec les enfants. *L'Esprit nouveau* est une revue dirigée par Le Corbusier et Amédée Ozenfant, qui représente le mouvement puriste en France. Très ouverte sur l'avant-garde artistique, elle inclut un suivi systématique du music-hall, lequel dispose d'une rubrique. Dès 1920, Jeanneret place le rythme au centre de ses préoccupations, au point de lui consacrer un long essai (Jeanneret 1920a ; 1920b) axé sur les travaux menés par Émile Jaques-Dalcroze sur la rythmique. Cet article offre le parfait exemple du socle essentialiste qui imprègne toute la pensée de l'époque : *le noir, le nègre, l'Espagnol, l'Américain, la femme...*

L'Histoire

Le nègre apporte aux arts plastiques la mystérieuse majesté de ses dieux sculptés dans l'ébène. À la musique, il apporte le jazz, restauration sur un principe d'économie et de rendement sonore maximal de l'orchestre symphonique actuel. Le nègre apporte à la musique européenne un rappel impératif au rythme.

Sur le continent africain, la musique nègre, art de plein air, use d'une grande variété d'instruments à percussion : transmission au loin d'ordres, d'appels, de signaux, de palabres percutés sur des troncs évidés, sur des tam-tam, des tambours, etc.... : hiéroglyphes sonores, langue dont la convention est admise, comprise, interprétée unanimement.

Pour la danse, de même : toute une rythmique s'est modelée sur le corps en mouvement, pour en contenir la vie physique déchaînée, en animer l'expansion, en soutenir la dépense.

Le nègre possède peu d'instruments chantants : l'affirmation masculine de sa force physique par le rythme percuté, lui suffit. Cette torpeur béate qui suit l'exténuement de la danse, lui serait-elle une sorte de mélodie comme aussi les mille voix qu'il perçoit dans le calme de la nature ?

Une autre raison est assurément l'assujettissement dans lequel il maintient la femme : Stradivarius, sur ses violons, a chanté la femme ; lui, ignore sa servante. Dans un même ordre d'idées, l'Espagnol s'est suffi de sa guitare – mais ses gitanes savaient chanter. Du reste, il faut constater que l'actuelle suprématie du violon, à l'orchestre, est dès longtemps, un ferment de décadence.

Par conséquent, tout ce qui, pour les nations civilisées, est graduellement passé dans le son, dans le développement de sa qualité, de son intensité, de sa nuance – mélodie, harmonie – est resté fermé pour le nègre.

Cette limitation au seul rythme d'une part, un instinct puissant et une influence arabe certaine, d'autre part, ont conduit le nègre à expérimenter pratiquement la plus vivante, la plus variée, la plus émouvante mathématique du rythme qui soit. De plus, cela lui a permis d'acquérir un sens affiné des timbres. Cet ensemble de qualités devait faire du nègre – à son insu – l'actuel restaurateur de l'orchestre moderne.

L'aventure

Pour leur malheur – un bonheur pour la musique – des milliers de nègres partirent vers les Amériques comme esclaves. On se souvient de *La Case de l'oncle Tom*¹. La guerre de Sécession libéra les nègres civiquement, mais moralement, ils restèrent race assujettie. Ils connurent les mélodies des Blancs. Leur malheur les rapprocha du choral protestant. Leurs Ritual Songs². Le jazz naquit. Le jazz : rythme plus mélodie. Adjonction : sauce

¹ *Uncle Tom's Cabin – Life Among the Lowly (La Case de l'oncle Tom* dans sa traduction française) est un roman de Harriet Beecher-Stowe publié en 1852 qui a largement contribué à la cause abolitionniste. Il lui a plus tard été reproché d'avoir également diffusé des stéréotypes sur les Afro-Américains.

² L'auteur se réfère ici au *spiritual* (connu aussi comme *negro spiritual*), désignant un genre musical apparu à la fin du XVIII^e siècle aux États-Unis au sein de la communauté afro-américaine. Il est

harmonique courante. Après sa première aventure – l'exil – le nègre en connut une seconde, la plus folle qui soit : le jazz, en quinze ans, fit le tour du monde, défendu par ses orchestres de noirs, imposé par un formidable lancement commercial.

La musique

Le jazz est une musique de danse. Le nègre joue pour ses anciens maîtres, les rois du pétrole et de l'acier – pour leurs femmes, sentimentales et flirteuses, pour toute une jeunesse sportive, avide de dépense physique. Il joue des chansons amoureuses, des chansons ironiques – ou des chansons mélancoliques qui lui rappellent sa patrie lointaine. Mélodies de folklore d'origine germanique ou chansons nègres, elles se meuvent sur un rythme de noire marqué par le banjo ou le piano ; autour de cet axe, elles s'enroulent, se répètent, s'imitent, se différencient sur des timbres variés. La batterie, le piano, deux, trois, quatre souffleurs de cuivre et de bois ont suffi pour créer cet ensemble tour à tour tonitruant ou d'une infinie douceur, où chaque instrument sait, à temps, s'avancer au premier plan et s'en retirer, dans un ordre impeccable.

Le noir s'est servi de la syncope d'une manière constante, soit purement ornementale dans la mélodie, ou alors brisant le rythme ou l'arrêtant net, dans une sensation de vide qui vous coupe le souffle.

Cette faculté du nègre de « jazer » n'est pas un procédé accidentel, c'est bien une façon constante de sentir, profonde, enracinée, qui vaut à la musique une expérience éminemment fructueuse et décisive. Conçoit-on la joie qui ravit l'œil et les sens lorsqu'autrefois, dans la lointaine Égypte, l'obélisque de Louqsor, glissant enfin sur ses échafaudages, vint se dresser, tout droit sur son socle, face au ciel ? De même, la Musique, hier encore allongée sur des couches parfumées, ou vouée à des étreintes passionnées, ou encore à des expériences cruelles de vivisection, se doit de faire jouer aujourd'hui le ressort qui la mettra enfin sur ses pieds, en ordre de marche.

Cette renaissance rythmique que nous proposent des sauvages d'hier en une forme d'art secondaire, il est vrai, qu'est la musique de

issu de la rencontre entre les hymnes chrétiens tirés de l'Ancien Testament et de différentes traditions vocales africaines perpétuées aux États-Unis par les esclaves. À partir de la fin du XIX^e siècle, le *spiritual* a progressivement été reconnu comme l'un des genres majeurs de la musique traditionnelle étatsunienne.

danse, porte en elle le ferment vital dont les musiciens de notre génération sauront tirer la leçon du rythme.

Ce que le nègre a appris de l'Américain, c'est la valeur du temps, ce temps serré qui tire le meilleur parti de l'effort, qui l'organise avec sécurité, qui le valorise puissamment. Signe d'une mentalité moderne. Ce fut la leçon de l'Amérique.

La leçon du rythme

Il revient à la vieille Europe, toujours rajeunie par des répudiements librement consentis, de tirer la leçon du rythme.

Celle-ci s'impose actuellement où, libérée de tous les « ismes » qui accusèrent autant d'états de température enfiévrée ou ralentie – depuis le dernier Beethoven jusqu'au récent debussysme – la génération actuelle va poser le problème à nouveau. On peut donc dire qu'une pensée spiritualisée, conditionnée par les moyens d'une mathématique féconde retrouvant à la base l'élément physique et l'instinct, orientera notre création musicale vers un sentiment neuf d'ordre et d'économie.

Schumann, Wagner, Franck, nous ont légué une machine monstrueuse, disproportionnée à nos besoins, ceux d'une époque machiniste, à rendement maximal par un principe d'économie, et où l'invention, la juste appropriation, un lyrisme contrôlé s'avèrent comme les qualités dominantes de notre mentalité actuelle.

Satie, Stravinsky, – d'autres qui suivirent, – ont déjà entamé la discussion.

Bibliographie

Beecher Stowe, Harriet (1851), *Uncle's Tom Cabin ; or, Life Among the Lowly*, Boston (MA), John P. Jewett and Company.

Jeanneret, Édouard (1920a), « La Rhythmique [1] », *L'Esprit Nouveau*, vol. 1, n° 2, p. 183-189, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1073374c> (consulté le 13 août 2022).

Jeanneret, Édouard (1920b), « La Rhythmique [2] », *L'Esprit Nouveau*, vol. 1, n° 3, p. 331-338, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1073374c> (consulté le 13 août 2022).